

# LE PARIS DE CLARA



— Sentimental —

ROMAN

# **LE PARIS DE CLARA**

**Sylvain BOUSIQUE**

ECHO Editions  
[www.echo-editions.fr](http://www.echo-editions.fr)

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L. 122-4 et L. 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média d'après Yann Le Bal'h

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-424-0

# Chapitre 1.

Clara a les yeux mi-clos. Encore à moitié endormie, elle se laisse balloter par les soubresauts du TGV Quimper/Paris. La campagne bretonne défile à grande vitesse, succession de champs verdoyants, de villages minéraux sculptés dans le granit et dans l'ardoise, de forêts obscures emplies de magie et de cours d'eau, serpents bleus ondulants au fond des vallées.

En temps normal, Clara se perdrait dans la contemplation du paysage. Mais aujourd'hui, elle est complètement absorbée par ses souvenirs, ses interrogations, ses doutes... «*Que fait-elle dans ce train en direction de la capitale ?*» Elle, la belle-îloise, fille de la mer et du vent, fille de l'océan. Elle, aimant déambuler en haut des falaises escarpées de son littoral déchiqueté, ou naviguer, faire glisser son voilier au creux de criques accueillantes. Elle, éprise de son île et de sa nature brute et authentique, que fait-elle en direction de Paris, ville grise, surpeuplée, polluée ?

*«Est-elle partie pour lui ? Mais, elle le connaît à peine... Est-ce pour le sauver ? Mais est-il réellement en danger ? Est-elle amoureuse ? Mais, peut-on être éprise de quelqu'un dont on ne sait rien ? Cette enveloppe bleu cendre, lui est-elle réellement destinée ? Est-ce un message de sa part ? Une indication pour ces*

*mystérieux hommes en noir qui semblent l'avoir kidnappé ? Et elle, en se lançant à sa recherche, se met-elle en danger ? Doit-elle appeler la police ou son imagination galopante lui joue-t-elle encore un tour ? Est-elle simplement piquée par sa curiosité naturelle ?*» Enfant, ses parents lui en faisaient régulièrement le reproche. Ils répétaient inlassablement qu'il était impossible de lui dissimuler quoi que ce soit. Qu'un endroit lui soit interdit, elle s'y glissait la nuit. Qu'on lui cache un secret, elle épiait, écoutait aux portes et le perçait. Pour certains, c'était un défaut. Pour elle, c'était une qualité. Aucune grande découverte si tous les explorateurs et tous les grands chercheurs n'avaient été d'insatiables curieux. C'est cette envie de savoir, de comprendre, de découvrir l'inconnu, de ne pas laisser de points d'interrogation aux questions ou de zones d'ombre et de non-dits qui finalement ont été le moteur de toute l'évolution de l'Homme. Oui, Clara est curieuse. Et, elle en est fière. Impossible de laisser tant de questionnements en suspens. Et pourtant, quel étrange gageure de quitter son île pour jouer les enquêtrices. Quel surprenant pari sur l'avenir et sur cette rencontre. Mais elle n'a pas le choix. Elle en est intimement convaincue. Elle ne peut que relever ce défi. C'est son pari : Le pari de Clara.

\*

Elle ferme complètement les yeux. Et, comme assoupie, comme dans un songe, elle remonte le temps, revivant avec délectation les deux dernières semaines écoulées.

Comme chaque matin, que le soleil inonde la côte ou que le vent, les embruns et la pluie viennent la fouetter, elle marchait le long de ce littoral qu'elle aime tant. Ce matin-là, premier jour de l'été, malgré l'heure précoce, il faisait déjà bon. Clara portait une petite jupe légère, dentelles volant dans la brise tiède, décolleté buvant le soleil,

jambes nues, pieds à peine tenus dans de légères sandalettes de cuir. C'était une des bizarreries de Clara. Elle était capable d'endosser un vieux ciré et une salopette imperméable pour ne pas avoir à sacrifier sa sainte randonnée du matin. Mais, dès qu'elle le pouvait, elle redevenait une Gatsby. C'était sa coquetterie. Elle était folle des Années folles, ou plutôt, des tenues de ces années-là. Rien à faire, elle ne trouvait aucun charme à un jeans ou à un pantalon. Pire, elle s'y sentait à l'étroit, serrée, oppressée. Certes, elle savait que les femmes s'étaient battues pour obtenir le droit de se vêtir comme elles le voulaient et porter, au choix des tenues « d'hommes » ou des tenues sexy. Mais, c'était justement cela qu'elle aimait dans cette mode des années vingt. C'était le début de la révolte. C'était l'après-guerre, l'époque du jazz, l'envie de vivre et de danser toute la nuit. C'était le début de la remise en cause des normes. C'était l'époque des femmes garçonnnes aux cheveux courts ou mi-longs et pourtant terriblement féminines avec un maquillage soulignant des regards de chatte et des lèvres charnelles. C'était l'âge des tenues libres autorisant le mouvement, la danse, privilégiant le bien-être et pourtant si sensuelles, découvrant les atouts de la féminité, échancrures laissant deviner la poitrine, jupes jusque-là interdites dévoilant de belles jambes envoûtantes. C'était l'époque des foulards déposés sur les épaules dénudées, des plumes et des colliers de perles. Et surtout, l'accessoire indispensable que Clara ne quittait presque jamais, le bandeau de tête, mi-indienne, mi-princesse et son diadème.

Elle marchait d'un bon pas contemplant les bleus du ciel et de l'océan qui s'unissaient à l'horizon et les falaises grises qui les séparaient un instant. Elle humait l'air chargé d'iode.

Elle écoutait le bruit du vent, le cri des goélands et la respiration des vagues.

Il était apparu.

D'abord, petit point blanc immobile à la pointe de Port Coton. Un grain de riz minuscule, incongru, se détachant du fond azur. Puis, tandis que ses pas la rapprochaient peu à peu, il se fit silhouette. Celle d'un fantôme, peut-être l'Ankou venu la chercher ou l'âme en peine d'un marin disparu. Elle la perdit un instant des yeux tandis que le sentier littoral l'obligeait à contourner deux grandes criques. Lorsqu'elle réapparut, la forme fantomatique était devenue bien réelle. C'était un homme de dos. Il se tenait au bord de la falaise, les orteils pratiquement dans le vide. Il était tout de blanc vêtu, son pantalon et sa chemise de lin ondulaient sous les doigts d'Éole. Il était de corpulence moyenne, mais ses épaules bien dessinées pouvaient faire penser à un nageur ou à un travailleur manuel. Il était parfaitement immobile et n'esquissa pas l'ombre d'un mouvement à son approche. Pourtant, elle en était sûre, il ne pouvait que l'avoir entendue arriver. Le chemin passait à quelques mètres de lui. Un instant, elle eut peur. À cette heure matinale où la côte était déserte, habillé de blanc, se tenant si près de l'abîme, elle ressentit l'angoisse que l'inconnu ne se jette dans le vide, là, devant elle. C'est cette crainte qui l'obligea à lui adresser la parole. Sans rien avoir à dire, sans avoir réfléchi à ses propos ni avoir choisi ses mots, elle les lança en l'air, comme une bouée, juste pour informer l'homme qu'il n'était plus seul :

— Même habillé de blanc, je doute que vous soyez un goéland.

Il y eut un petit silence. Était-ce réellement le genre de choses à dire ? Elle le savait bien, toujours tourner sept fois sa langue dans sa

bouche... Oui, mais, si elle l'avait fait, il aurait peut-être sauté pendant qu'elle était bêtement occupée à faire tourner sa langue. Elle enchaîna directement :

— À moins que vous ne soyez ce bon Jonathan Livingstone... Mais j'en doute. Le connaissez-vous ? Avez-vous lu le livre Jonathan Livingstone le goéland ? Excellent, n'est-ce pas ? C'est l'un de mes livres cultes. Si vous l'avez lu, vous pouvez me le dire...

Aucune réponse. Seulement l'écho sourd des vagues qui se fracassaient en contrebas. Ce silence l'oppressait. Comme si l'homme était déjà trop loin, hors d'atteinte, tel un naufragé emporté par le reflux de la marée. Elle se remit à parler laissant dériver ses mots comme une amarre à la surface de l'eau. Elle espérait qu'il la saisisse.

— Si vous ne l'avez pas lu, je peux vous le raconter. Pour faire bref, c'est l'histoire d'un goéland qui s'appelle Jonathan. Jusque-là, vu le titre, c'est un peu évident. Et Jonathan, il est fou du vol. Ses congénères, eux, ne battent des ailes que pour chercher leur pitance. Mais Jonathan, lui, c'est pour le plaisir, pour aller toujours plus vite, plus haut, pour piquer vers l'océan et redresser au dernier instant, pour l'adrénaline, pour la beauté du geste et aussi pour le droit d'être différent. Il faut dire, je le comprends un peu. Imaginez-vous survolant Belle-Île. Autour de vous, Houat, Hoëdic, la presque île de Quiberon et la côte sauvage. Puis, vous repliez vos ailes et plongez en piqué, le visage tourné vers l'océan, les cheveux au vent. L'air siffle à vos oreilles. D'un coup, vous redressez, bras écartés, juste au-dessus de la pointe des Poulains. Vous décrivez une boucle autour du phare et vous partez en rase-motte le long de la côte. Vous frôlez le sommet de falaises inaccessibles. Puis, vous descendez encore,

cette fois effleurant l'eau, caressant l'écume des vagues. Et, vous vous engagez dans un exercice de voltige en vous faulant entre les petites îles et le littoral, l'île aux Goélands, celles de Baguenères et de Domois... Imaginez un peu les sensations de fou si on pouvait prendre son élan de cette pointe et déployer nos ailes...

Elle s'arrêta net, surprise elle-même de sa bêtise. L'homme recula d'un pas et éclata de rire :

— Eh bien dites donc, heureusement que je n'ai rien de suicidaire, vous auriez fini de me convaincre. Juste pour sentir une fois la sensation du plané. Ceci dit, le plus dur n'est pas le vol, mais l'atterrissage. Et celui sur les aiguilles effilées de Port Coton ne me tente guère.

Il se tourna enfin et lui sourit.

Étaient-ce ses yeux bleu océan, ses cheveux ébouriffés dont les mèches rebelles dessinaient des vagues et des rouleaux, sa stature athlétique, son sourire généreux ? Elle fut immédiatement sous le charme. Elle resta sans voix. Lui, la regardait d'un air étonné. Son regard profond la scrutait des pieds à la tête. Il reprit d'un ton amusé.

— Suis-je indiscret si je vous demande ce que fait une jeune demoiselle habillée en tenue de soirée des années vingt à une heure matinale sur une côte déserte ?

— Et moi, si je vous demande ce que vous faites en tenue d'ange immaculé à testé l'apesanteur les orteils accrochés au bord de l'abîme ?

— Honneur aux dames ?